NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

51 Nº 9 1924

L'Apocalypse de Saint Jean devant la critique moderne (1)

Jean LEVIE (s.j.)

p. 513 - 525

https://www.nrt.be/fr/articles/l-apocalypse-de-saint-jean-devant-la-critique-moderne-1-3143

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Apocalypse de Saint Jean devant la critique moderne

Le livre le plus mystérieux du Nouveau Testament est naturellement celui qui a provoqué la littérature la plus abondante ; dans la foule immense des commentateurs de tous les temps se côtoient et se succèdent les esprits les plus divers, les plus opposés. L'Apocalypse fut l'occasion des rêveries millénaristes de Papias, le prétexte de l'illuminisme de Joachim de Flore et d'Ubertin de Casale, le soutien de la haine de Luther contre le pape ; elle fut, après 1880, le labyrinthe où s'égara la critique littéraire allemande en quête de dissections, de rédactions successives, de documents multiples ; elle est aujourd'hui la forêt vierge où les historiens des religions croient retrouver toute la mythologie orientale. Dans ce chaos tumultueux d'opinions on est heureux de discerner un courant d'idées plus sage, plus éclairé, qui, s'affirmant dès les origines, s'inspirant des travaux successifs d'un Victorin de Pettau, d'un saint Augustin, d'un André de Césarée, profitant de la réaction éclairée des exégètes jésuites espagnols du XVI^e^ siècle Ribeira, Alcazar, Mariana, s'enrichissant au XIX^e^ siècle d'une connaissance plus étendue de l'Apocalyptique juive, tirant avantage des excès mêmes de la critique littéraire et de l'histoire des religions, s'approfondissant et se clarifiant dans le contact avec des exégètes de premier ordre tels que Swete (1907), vient d'aboutir, en ces dernières années, à deux commentaires nouveaux, très étudiés, très riches d'idées et de faits, celui d'un religieux Dominicain, le P. Allo, dans la collection des « Études bibliques », celui de l'archidiacre anglican de Westminster, le Révérend R. H. Charles dans l'« International Critical Commentary ».

Ces commentaires sont tous deux le fruit de longues années de travail. C'est en 1894 que Charles entreprit l'œuvre qu'il

vient de nous livrer et qui détermina l'orientation de sa vie scientifique; trente années, inlassablement consacrées à l'étude de l'Apocalyptique juive, virent paraître successivement : *Eschatology* (1899); *Apocrypha and Pseudepigrapha of the Old Testament* (1913); *Studies on the Apocalypse* (1913); *Lectures on the Apocalypse* (conférences faites en 1920); enfin, comme résultat de ces travaux préparatoires, le commentaire présent en deux forts volumes de plus de 500 pages. Allo publiait il y a quinze ans dans la *Revue Biblique* son premier article sur l'*Apocalypse*; d'autres ont suivi périodiquement jusqu'à ce jour, tandis que dans « *L'Évangile en face du syncrétisme païen* » (1910), il dirigeait son attention sur un des milieux d'idées contemporains; en 1921 parut la synthèse définitive, le commentaire, en un imposant volume de 640 pages (1).

Indépendants l'un de l'autre, publiés presque en même temps, émanant de milieux différents, catholique et protestant croyant, fondés tous deux sur une étude attentive de l'exégèse antérieure, ces deux commentaires sont éminemment suggestifs : leurs conclusions communes peuvent être considérées comme définissant les positions scientifiques actuelles sur la grande prophétie johannique; leurs divergences fondamentales posent des problèmes littéraires et théologiques d'autant plus intéressants que les auteurs s'inspirent tous deux d'un respect semblable de la parole de Dieu et d'une égale compétence exégétique.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de souligner ici ces concordances et ces divergences; elles résumeront bien l'état présent de la recherche sur l'Apocalypse; nous y ajouterons

(1) Le commentaire du P. Allo a fait déjà dans cette Revue l'objet d'une pénétrante étude du P. Calès s. I. (*N. R. Th.* 1922. pp. 341 suiv. et 476 suiv.); nous l'envisagerons, dans notre travail, d'un autre point de vue et avons évité de reprendre les questions si bien traitées dans l'article cité.

à l'occasion — spécialement dans la seconde partie — certaines conclusions personnelles provoquées par l'étude de ces deux commentaires.

PREMIÈRE PARTIE.

LES POINTS D'ACCORD.

I

Tout d'abord Allo et Charles sont d'accord pour reconnaître l'unité fondamentale de l'Apocalypse. Avec eux se clôt et se résout définitivement une trop longue controverse. La critique littéraire s'était longuement acharnée sur les vingt-deux chapitres du voyant de Patmos ; elle y découvrait soit un écrit primitif retravaillé et augmenté par des rédacteurs successifs (Harnack, J. Weiss, von Soden), soit un ensemble de documents indépendants réunis et harmonisés par un ou plusieurs éditeurs (Spitta). Ces tentatives, étroites et unilatérales, avaient déjà provoqué parmi les critiques indépendants une réaction partielle dont Bousset (1896) et Moffatt (1910) avaient donné le signal ; avec nos deux commentaires la réaction s'achève et devient décisive.

L'unité de langue, l'unité de style, l'unité de composition de l'Apocalypse sont mises en un relief saisissant. Ce sera le mérite de Charles d'avoir systématisé, mieux qu'on ne l'avait jamais fait, la grammaire de l'Apocalypse, d'avoir défini plus clairement le caractère particulier de ce grec, unique dans l'histoire de la langue, unique dans le Nouveau Testament : langue artificielle d'un Hébreu, pensant en hébreu ou en araméen, traduisant littéralement les idiotismes qui lui étaient familiers depuis l'enfance et introduisant ainsi dans un langage qu'il connaissait encore assez mal nombre de solécismes et de barbarismes. Ce sera le mérite de Charles encore d'avoir analysé minutieusement, chapitre par chapitre, avec une patience inlassable, les particularités de ce style si profondément imprégné de la pensée, des images, de la langue de l'Ancien

Testament, de ce style si étonnamment suggestif et évocateur dans la simplicité monotone de ses formules, revenant sans cesse identiques et paraissant chaque fois nouvelles. Et ce sera le grand mérite d'Allo d'avoir marqué plus lumineusement, avec un tact littéraire exquis, cette continuité des procédés littéraires, cette unité de composition, cette gradation dramatique, qui font de l'Apocalypse une œuvre admirablement ordonnée, admirablement une. Que nous voilà loin de la myopie de certains critiques d'outre-Rhin qui, choqués dans leurs goûts d'Occidentaux par la souplesse sémitique de l'Apocalypse, s'étaient rendus incapables d'en saisir le rythme et l'harmonie, d'en percevoir la profonde unité littéraire !

Pourquoi faut-il qu'après avoir si judicieusement réfuté tant d'hypothèses morcelant l'Apocalypse, Charles se soit laissé entraîner quelque peu par le courant d'opinion qu'il avait lui-même endigué ? Une logique trop rigide, trop européenne, une tendance inconsciente à réduire la pensée de Jean à la pensée juive contemporaine lui rendirent incompréhensible l'ordre des trois derniers chapitres : la pensée était celle de Jean, la disposition devait venir d'un autre. De là cette malheureuse hypothèse qui est une triste tache de ce beau commentaire : l'auteur de l'Apocalypse aurait été empêché par quelque cause, la mort peut-être, de mettre lui-même la dernière main à son œuvre ; dix-neuf chapitres étaient achevés ; des trois derniers n'existaient que les matériaux, feuillets détachés, brouillons provisoires ; un disciple malhabile entreprit de parfaire le travail ; il ajouta de ci de là une glose très courte ; puis, groupant mal les feuillets de la fin, il introduisit dans les trois derniers chapitres le désordre et l'incohérence. Cette hypothèse, dont on voit d'emblée le caractère étonnamment subjectif et arbitraire, ne doit pas nous arrêter ici ; elle représente du reste une opinion strictement particulière et qui a rencontré le plus mauvais accueil dans toutes les revues scientifiques.

II

Allo et Charles sont d'accord sur l'interprétation générale de l'Apocalypse. Tous deux admettent que le but principal du livre est de décrire les derniers temps du monde, la fin des choses jusqu'à la Parousie de Jésus, jusqu'au règne éternel du Ciel ; tous deux admettent qu'en même temps et dans une même perspective saint Jean prédit le jugement, la condamnation des grandes forces persécutrices de son temps, l'Empire Romain antichrétien, le culte idolâtrique des empereurs, personnifications contemporaines de l'Antéchrist (1).

Jadis le Maître, dans son discours eschatologique (Mc XIII et parallèles), avait semblablement uni dans une même description sa venue future comme Juge des vivants et des morts et sa venue prochaine comme Juge de Jérusalem et de la nation juive incrédule ; une perspective prophétique unique joignait deux événements qui, logiquement, ne faisaient qu'un dans le plan divin. Mais Jésus se hâtait de prévenir toute erreur en avertissant que l'unité de perspective n'entraînait pas nécessairement la succession chronologique immédiate : le temps, la date de la réalisation définitive et totale, de la consommation d'événements partiellement imminents, n'entrait pas dans le cadre de la révélation qu'Il devait communiquer aux hommes : « De die autem illo vel hora nemo scit, neque angeli in cœlo, neque Filius, nisi Pater ». Ainsi jadis avaient reçu leur révélation les anciens voyants d'Israël : Isaïe contemplait l'Emmanuel comme soutien de Juda contre toute invasion assyrienne (Is. VIII, 10) ; Michée montrait le Messie, dominateur d'Israël, accourant de Bethléem pour sauver Jérusalem, assiégée symboliquement par les nations

(1) La pensée de Charles est ici moins ferme que celle d'Allo, sa théorie de l'inspiration étant moins exigeante, plus molle que notre conception catholique.

(MICHÉE V, 1) ; les prophètes de l'exil envisageaient le retour de la captivité dans le cadre de leurs ardentes espérances messianiques.

Ainsi également saint Jean, chargé après la chute de Jérusalem de prophétiser la fin des temps, réunit dans une même perspective la description symbolique du jugement final du monde et celle du jugement de Rome persécutrice, personnification actuelle de l'Antéchrist. En une vue grandiose, reçue d'en haut, il conçut l'histoire du monde comme la lutte de deux grandes forces éternellement hostiles, Dieu opérant par son Christ et Satan agissant par l'Antéchrist : conflit étrange et paradoxal, qui, sous son aspect humain, semble une victoire progressive du mal persécutant et écrasant le bien, mais, dans la réalité divine, est bien plutôt le jugement, la condamnation du mal, progressivement vaincu en cela même qu'il regarde comme son triomphe ; ainsi naguère Satan était définitivement abattu au moment même où il croyait vaincre en clouant Jésus à la croix.

Ce conflit éternel qui, d'après la prophétie du Sauveur, trouvera son expression la plus nette au temps des dernières convulsions du monde, Jean le vit agissant déjà dans la lutte amère qui venait de saisir les Chrétiens de son temps ; dans la perspective chrétienne totale d'un monde qui passe et se hâte vers sa fin — *praeterit figura huius mundi* (1 COR. VII, 31), — le jugement final est en œuvre dans chaque jugement particulier, s'exerçant sur une période de l'histoire. A l'aube des persécutions sanglantes qui allaient éclater sur le monde chrétien et durer plus de deux siècles, le voyant de Patmos découvrit aux fidèles le sens divin de leurs souffrances imminentes : le conflit qui s'ouvrait était déjà ce jugement du monde prédit par le Christ ; l'Antéchrist était à l'œuvre dans cet Empire Romain, animé de l'esprit de Néron revivant dans ses successeurs, dans ce culte blasphématoire et idolâtrique des empereurs, imposé par la religion officielle. Dès lors,

pareil ennemi était jugé, condamné d'avance, vaincu dans sa victoire elle-même, dans les innombrables martyres qu'il allait accumuler; la justice divine ferait tomber sur lui les plaies multiples destinées aux disciples de l'Antéchrist final, destinées aux disciples de tout Antéchrist; et ces plaies de châtiment aboutiraient à la ruine de Rome, à la ruine de l'Empire Romain; et, de la description de l'effondrement de Rome, Jean, atteignant d'emblée le terme définitif du schème eschatologique des jugements divins, passait immédiatement à la description de la fin de toute chose, à l'éternité bienheureuse.

Ainsi se trouvaient étroitement joints le schème eschatologique de la fin des temps et son application particulière à l'époque contemporaine de Jean; mais, de même que le discours eschatologique de Jésus n'enseignait pas l'imminence de la fin du monde, de même le langage de saint Jean n'autorisait pas à joindre chronologiquement la ruine de Rome et le jugement final. Comme le montre très bien Allo en maints endroits, la souplesse même du symbolisme de Jean écarte nettement pareille conclusion et force à reconnaître que l'identification de Rome et de l'Antéchrist n'est pas absolue, définitive, et que, Rome une fois détruite, il y a place pour une nouvelle phase de la lutte de l'Antéchrist et de l'Agneau.

La prophétie de Jean apparut donc en son temps comme un écrit actuel, d'opportunité immédiate, prédication de consolation et d'espérance pour les milliers de Chrétiens qui allaient se préparer au martyre et comme un écrit de portée permanente où l'Église de tous les âges trouverait, d'une part l'exemple fortifiant d'une prophétie réalisée dans la ruine de Rome sombrant sous les coups des Barbares, d'autre part l'annonce symbolique de ces événements ultimes, toujours présents à la pensée de l'Église, qui termineront le temps et ouvriront l'éternité, but suprême de tous les efforts des saints. Écrit de portée permanente où l'Église trouverait plus encore,

je veux dire : une philosophie religieuse de l'histoire du monde depuis le Christ.

III

Car ici encore Allo et Charles sont d'accord : l'Apocalypse n'est pas seulement la grande prophétie de la fin des temps, elle n'est pas seulement la prophétie du jugement et de la condamnation de Rome persécutrice, elle est aussi une philosophie chrétienne de l'histoire du monde. Puisque, comme saint Jean après d'autres apôtres nous l'enseigne (toute l'Apocalypse; 1ª *Jo.* IV, 3; 2ª *Jo.* 7; 2 *Thess.* II, 7; 1ª *Petr.* IV, 7), l'Antéchrist est déjà dans le monde et reprend sans cesse sa lutte contre l'Agneau, les principes posés dans l'Apocalypse et appliqués à l'époque romaine valent pour toutes les époques du monde, pour la nôtre également.

On a souvent cherché dans l'Apocalypse l'anticipation prophétique d'événements déterminés de l'histoire : on a voulu y découvrir l'Islam et Mahomet, les Turcs et le Croissant, le Protestantisme et Luther; certains n'y ont-ils même pas de 1914 à 1918 cherché la solution des événements contemporains? Saint Augustin, à la suite de Tychonius, avait déjà fait justice de cette interprétation « historique » de l'Apocalypse; Allo et Charles sont d'accord pour la rejeter définitivement; au delà du sort prochain des grandes forces persécutrices de son temps, Rome et la religion impériale, dont il a prédit la condamnation, la ruine décrétée par Dieu, Jean n'a pas voulu prophétiser d'autres événements déterminés antérieurs à ceux des derniers temps du monde; il a fait mieux : en analysant prophétiquement l'œuvre des ennemis de Dieu de son époque et le jugement de Dieu se déchaînant sur eux, il nous a livré le schème essentiel de l'histoire de l'Église, son sens profond, ses principes.

Le Christ nous apparaît dans l'Apocalypse comme le centre de l'histoire, son principe et son terme : au début l'Agneau est intronisé par son sacrifice, par la

Croix, comme maître des destinées de l'humanité, comme explication dernière de l'évolution du monde (V) ; à la fin se célèbrent les noces de l'Agneau, se consacre l'union indéfectible du Christ et de sa fiancée glorieuse, l'Église triomphante, la Jérusalem nouvelle, immortelle de l'immortalité de l'Agneau (XXI-XXII). D'un terme à l'autre se joue le perpétuel conflit signalé plus haut entre la Femme revêtue du soleil et ayant la lune sous ses pieds, c'est-à-dire l'Israël de Dieu devenu l'Église du Christ, et Satan, le dragon sorti de l'Abîme, suscitant contre les enfants de la Femme toutes les forces humaines de ses Antéchrists successifs. D'un terme à l'autre éclate la perpétuelle antithèse entre une société de victimes, fuyant au désert, immolées pour l'Agneau, et cependant chantant sans cesse des hymnes de victoire, et un monde de rois et de puissants, étalant une magnificence qui éblouit le prophète lui-même (XVII, 6), un orgueil indomptable qui l'épouvante, et cependant frappés sans relâche de plaies de châtiment, de coups de justice dont ils s'obstinent à ne pas reconnaître l'auteur. D'un terme à l'autre enfin se vérifie le perpétuel paradoxe, qui n'est que la prolongation dans l'Église du mystère de la Croix : la victoire divine du bien sans cesse naissant de l'apparente défaite humaine et la victoire humaine du mal se muant instantanément en irrémédiable défaite devant Dieu ; de là, depuis la première page de l'Apocalypse jusqu'à la dernière, ce radieux optimisme qui, à travers les visions continuelles de mort et de ruines, en fait le livre de l'allégresse débordante, de l'inconfusible espérance chrétienne.

L'Apocalypse, on le voit, complète admirablement le quatrième évangile. De même que Jean dans son « Évangile spirituel » s'était attaché à mettre en relief les principes essentiels, les idées maîtresses de la doctrine et de l'histoire du Christ, de même dans son Apocalypse il nous révèle les lois fondamentales de la vie de l'Église, le sens de son existence et de son perpétuel triomphe d'ici-bas.

IV

Allo et Charles sont d'accord pour retrouver dans l'Apocalypse les traits descriptifs, les symboles et les images, les procédés dramatiques qui étaient devenus usuels, classiques dans la littérature apocalyptique. Ce genre littéraire très spécial, né de divers écrits de l'Ancien Testament, surtout du livre de Daniel et de certaines pages d'Ezéchiel, avait pris un grand développement et acquis des formes de plus en plus précises durant les deux derniers siècles du Judaïsme et le premier siècle de notre ère : livre d'Henoch, quatrième livre d'Esdras, Testaments des douze Patriarches, livre des Jubilés, etc., etc., autant d'écrits indispensables à quiconque veut déchiffrer le symbolisme de l'Apocalypse Johannique. L'étude persévérante de ces apocryphes, poursuivie durant ces cinquante dernières années, a jeté sur l'Apocalypse maintes lumières qui manquaient aux contemporains d'Alcazar et de Bossuet.

Mais si Jean parle le langage et emploie les procédés des écrits apocalyptiques de son époque, il les dépasse incomparablement non seulement par la valeur littéraire, la valeur humaine — ce qui est plus clair que le jour —, mais aussi et surtout par le sens nouveau, riche de toute la révélation chrétienne, qui se dégage chez lui de ces images traditionnelles. L'exégète dès lors, tout en cherchant dans la littérature apocalyptique le dictionnaire qui lui ouvre le sens des formules Johanniques, évitera de limiter, de borner strictement la pensée de Jean à la pensée de ses contemporains du Judaïsme finissant : pareil contresens historique serait la négation de la révélation chrétienne. Ici encore les deux commentateurs que nous analysons — Allo surtout, plus ferme en ce point que Charles — marquent une réaction heureuse contre certaines étroitesses critiques modernes qui réduisaient l'Apocalypse à n'être plus qu'un

livre juif, à peine baptisé par le Christianisme. Profondément ancrée certes dans tout le passé d'Israël — comme du reste le Christianisme tout entier — l'Apocalypse n'en tire pas moins sa lumière, son sens et son unité, du fait historique du Christ; une fois de plus nous est offerte ici cette constatation bienfaisante qui fait l'intérêt historique unique de tout le Nouveau Testament; nous y retrouvons les vieilles formules héritées du passé; mais, élargies, elles s'efforcent d'exprimer le sens nouveau déposé par le Christ et l'Esprit dans les intelligences. Cette fusion du passé et du présent, cette fécondation de la tradition juive par la révélation chrétienne n'apparaît peut-être nulle part aussi claire, aussi frappante que dans l'Apocalypse, comparée aux écrits juifs similaires.

V

Mais dès lors aussi est posé un problème nouveau : Jean, nous l'avons dit, nous présente ses visions sous des traits descriptifs, en un cadre imagé qui sont usuels et classiques dans les apocalypses juives; chaque vision nous apparaît organisée d'après un schème précis qui souvent rappelle nettement tels ou tels écrits antérieurs; les visions diverses se succèdent en groupements réguliers, fixes, où le nombre 7 joue un rôle considérable : dans quelle mesure ce schématisme classique, ce cadre descriptif font-ils partie intégrante des visions communiquées par Dieu à son prophète, dans quelle mesure sont-ils seulement expression imagée, dans le style habituel du genre, des révélations et communications divines?

Allo et Charles sont d'accord pour poser nettement le problème, et, quoique n'ayant pas absolument le même point de vue théologique, s'orientent par des voies différentes vers des conclusions, en fait, convergentes. D'une part, en leur qualité de croyants et d'historiens éclairés, ils établissent tous deux que l'Apocalypse se fonde véritablement sur la communication directe de Dieu à son prophète, révélations,

visions, illuminations divines : Jean manifeste une conscience aussi nette que sincère de n'être dans son œuvre que l'intermédiaire de Dieu, parlant par lui à son peuple ; révoquer en doute ce fait fondamental serait faire de l'Apocalypse une énigme psychologiquement contradictoire. Et ici de nouveau on est heureux de constater cette réaction bienfaisante contre le rationalisme habituel de tant de milieux critiques non catholiques. Mais d'autre part l'influence évidente de la tradition littéraire sur l'œuvre Johannique amène à reconnaître, dans l'exposé systématique et imagé des communications divines, la part très réelle du travail littéraire de l'écrivain inspiré, scrutant, synthétisant, adaptant la révélation de Dieu.

Nous ne pouvons dans les limites de cet article suivre Allo et Charles dans les pages très intéressantes de psychologie religieuse qu'ils ont consacrées à ce sujet (Allo, p. CLXIV-CLXX ; Charles, I p. CIII-CIX) ; ils évitent de poser des règles générales mais se contentent de diverses suggestions particulières : ils montreront saint Jean tantôt « traduisant une vision intellectuelle d'une très ample signification en termes sensibles puisés dans l'arsenal de la tradition » (Allo, p. LXI) ; tantôt groupant diverses visions avec une remarquable habileté littéraire en vue d'obtenir tel effet historique ou théologique déterminé (Charles, p. CVIII) ; parfois même peut-être introduisant et adaptant, à la lumière d'une nouvelle approbation divine, certaines prophéties du passé d'Israël dans le cadre de son Apocalypse personnelle (Charles, p. CVIII). Bref, il y a dans l'Apocalypse fusion intime de ces deux éléments : d'une part révélations et visions d'avenir envoyées par Dieu, d'autre part travail littéraire de réflexion et de synthèse, d'expression imagée et d'adaptation, de groupement et de composition systématique, travail dirigé lui-même d'un bout à l'autre par le charisme de l'inspiration. Il nous est impossible sans doute de discerner toujours la part exacte de ces deux éléments : le problème d'ailleurs est plus spéculatif que

pratique, puisque, du premier mot au dernier, l'Apocalypse nous offre la parole de Dieu éternellement garantie par l'infaillibilité de sa révélation ou de son inspiration.

(*A suivre*). J. LEVIE, S. I.